

Il est des rêves de mer qui s'arrêtent au bout du quai.
Le bateau à roues n'est pas passé.
Le capitaine s'est dérouté.

Celui-là quand je l'ai connu il était sur l'eau ; 30 ans plus tard
il est sous l'eau.
Son gouvernail a cassé.
Le cap est perdu.
Il a voulu faire le point, le mouvement trop fort allait plus vite
que son compas.

Certains reviennent au port, d'autres pas.

Assis sur le muret, chaud du soleil de la journée, j'entends le
clapot des bateaux, la vibration des gréements.
Les touristes dans mon dos voient leurs mots par le vent dispersés.
De l'autre côté du lac, à l'horizon, la Suisse illuminée.
Ce soir je dors dans ma chaloupe.
Le petit port enfin déserté aura retrouvé sa quiétude.

Le petit matin me réveillera au bruit du moteur de barque.
La tête émergeant de la cabine, prenant garde au gîte, mes jambes,
dans le cockpit trouveront leur équilibre.
De là, je suivrais le vol des oiseaux appâtés par les poissons que
le Veil homme, au retour de sa pêche, rituellement, leur offre.
Les reflets métalliques des eaux, comme des éclairs d'argent,
viendront cingler le bleu d'un ciel troublé d'avions et de
battements d'ailes.
Pour quelques heures encore je jouirais d'un espace vierge de
badauds.

Et le pêcheur amarre son embarcation. En extraie ses casiers et
filets, les porte au hangar, revient, repart.
Les mouettes infidèles reparties vers d'autres appétences, reste
seul, statufié sur un banc, un grand cormoran.

Telle une proue orientée bâbord, je hume les effluves d'une riviera
encore endormie.

Je m'étire, fouille dans mes réserves, ouvre une boîte de sardines à
l'huile, il est 8 h 30.

Ça sent, ça glisse, je déglutis, c'est fort ; la vie recommence à
chaque première lueur du jour.

Il est des moments de beauté indicible, mâtinés de prosaïsme ; l'un et l'autre se dévoilent, se renforcent et s'entremêlent.

Un chemin de vie agité, cache parfois des évidences simples.

L'apaisement est un luxe qui s'autorise l'ennui et les allers-retours.

Il me fallait voir moins grand pour voir plus juste.

Je suis revenu au port lacustre.

Vinciane Richard-Dantec

Elle a dit que ça me ferait du bien. Elle a dit que j'avais besoin de souffler. Je ne comprends pas pourquoi je prends tout ce que dit cette psy -trouvée sur internet qui plus est- pour parole d'évangile... Mais bon, quoi qu'il en soit ça ne peut pas me faire de mal, c'est vrai que j'étouffe dans ce bureau, dans cette vie étriquée, minutée, où chaque chose a une place, où chaque moment, son utilité. C'est fou quand même, je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois où j'ai fait quelque chose pour moi. Pas pour le boulot, pas pour les gosses, pas pour Paul, pour MOI. Bon, une ballade de trente minutes sur le port, ça reste assez limité, on n'est pas non plus en train de parler d'une semaine à me la couler douce sur une plage des caraïbes, mais j'imagine que c'est un début... J'imagine le tête de Paul si je lui apprenais que je me tirais à l'autre bout du monde. Tout ce qui lui importerait serait la gestion des gosses. A aucun moment, je le connais, il ne s'inquiéterait ou se poserait tout juste la question de savoir pourquoi j'ai besoin de me retrouver seule. Non. Paul, comme pour tout le reste, ne s'intéresserait qu'à son propre confort et l'impact sur SON existence de ma décision. Bon, ça ne sert à rien de ruminer, ça ne m'aide absolument pas à profiter du moment présent. Donc. Essayons de mettre en pratique toutes ces merveilleuses choses lues dans ce bouquin de développement personnel écrit par une nana qui n'a probablement rien d'autre à faire de sa journée que des séances de yoga ou de méditation et qui limite t'engueule en introduction d'avoir une vie de merde (encore un cadeau de Céline, elle a le chic pour tomber à côté... Quoique je l'ai lu, ce fichu bouquin pour finir...) Alors. "Regarder chaque chose comme si elle était la seule, comme si c'était la première fois que je la voyais". Bon en même temps ça ne va pas être trop difficile étant donné que je ne viens jamais sur le port! Mais il était là ce ponton? Non mais y'a un ponton qui va jusqu'au milieu de l'eau, qui permet littéralement de marcher sur la mer, et je ne l'avais jamais remarqué? Vu l'état du bois, dévoré par le sel, il n'a pas été ajouté hier, en tous cas. Ma psy avait raison, j'ai vraiment besoin de me reconnecter avec mon environnement, autre que familial.... Et bien avançons sur la mer... C'est fou, c'est d'une banalité à pleurer mais quel spectacle magnifique... La côte, au loin, qui s'arrondit pour former un golfe. Derrière, plus loin, le littoral qui longe la mer. Bon, ça n'est pas la côte d'Afrique du sud, bien sûr, non plus, mais c'est beau quand même. tiens, c'est quoi comme oiseau, ça? Il faudra que je regarde en rentrant. Et tous ces petits points, sur l'eau, qu'est ce que c'est? De la houle, probablement. Respirer profondément. L'odeur de l'iode. J'ai toujours raffolé de cette odeur, c'est d'ailleurs pour cela que j'avais insisté à l'époque pour que nous déménagions auprès de la mer. Je n'y fais même plus attention! Et cette luminosité, tellement particulière, du soleil qui se reflète sur l'eau... Me tenir droite. M'enivrer de tout cela. Les bruits, les odeurs, le vent sur ma peau, le sel sur mes lèvres, cette étendue bleue, majestueuse, à perte de vue. Se sentir vivante. VIVANTE! Bon, encore dix minutes et avant de retourner au boulot il faut que je passe dans cette jolie petite boutique de déco acheter un cadeau à ma psy.

Maud

Quand je regarde toute cette flotte, je me demande bien pourquoi on se remplit le crâne de tout un tas de choses sans importance alors qu'on peut juste être ici, pieds pendus dans le vide et cul à plat sur la jetée, à regarder la mer.

« Choses sans importances » on pourrait penser les conflits, les disputes, les engueulades, les rancœurs...mais ces choses là ont de l'importance, non je pense : choses vraiment sans aucune importance » - le code postal de chez moi, 3,14 qui est pi et pi qui n'est rien pour moi, la date de naissance de l'imprimerie qui est Ah ben non ça y est je l'ai enfin oublié celle-là...et aussi la station Saint-Philippe-du-Roule que j'ai tout le temps en tête alors qu'on s'en fout de Philippe qui roule. De même la station Buzenval qui a au moins la qualité d'être très drôle lorsqu'on la prononce - ce que je ne vais pas faire ici parce que sinon la grosse à ma gauche va me prendre pour une dingue. Son visage est très beau c'est dommage qu'elle soit aussi grasse, surtout pour cette petite bouée qui entoure sa tête et fait disparaître son cou, ça c'est vraiment disgracieux, mais son visage est plus beau que le mien, bien plus beau, mais quand même, il reste moins beau que la mer qui est vraiment calme, on s'ennuierait presque en fait parce que ça m'allait bien cinq minutes d'admirer cette immensité mais là moi j'ai des fourmis dans le cul et sisi c'est bien possible puisque j'ai demandé à une copine qui m'a dit qu'elle en avait aussi, dans le cul mais pas que, ça pouvait arriver n'importe où comme dans son petit doigt par exemple, et moi je vois bien parce qu'un jour j'ai même eu des fourmis on sait où...mais je sais pas quelle position j'avais bien pu prendre pour en avoir à cet endroit là, c'est drôle cette histoire de fourmis, comme les membres sur lesquelles on se pose trop longtemps et où on a l'impression qu'ils sont morts pendant quelques minutes. D'ailleurs est-ce que c'est la même sensation que les gens qui ont vraiment un membre mort ? Ou qui n'ont carrément plus de membre ? Le membre fantôme c'est comme ça qu'on l'appelle et là encore c'est une chose sans importance même si c'est étrange de se dire qu'une partie de notre corps qui n'est plus là donne au reste du corps le sentiment qu'il l'est encore...Et est-ce que ça peut faire pareil avec les gens ? Oui, j'imagine que oui, pas de raison que ce soit différent, d'ailleurs si on dit membre « fantôme » c'est parce qu'un fantôme c'est ça, c'est celui qu'on sent encore présent même s'il n'est pas physiquement là. Mais d'ailleurs ça n'a jamais vraiment bien marché sur moi ses histoires-là parce que moi c'est vrai que j'ai jamais bien senti des présences ou autres, même si j'aurais bien aimé parce que quand on y pense ça peut être effrayant ou incroyable, tout dépend j'imagine du fantôme sur lequel on tombe...mais non les fantômes non ça ne m'inspire pas, même en histoire, ce n'est pas vraiment ma tasse de thé et pourtant on peut pas dire que j'aime pas les récits avec de la magie car j'en raffole, enfin quand c'est bien fait ce qui n'est pas toujours le cas mais là qu'est ce que j'ai mal au ventre, sans doute les crevettes, ça tiraille c'est atroce et si je remonte mes jambes en tailleur c'est pire, ohlala non je crois que j'ai envie de chier oh non pitié pas ça, pas là on

était bien avec la mer, la grosse et tout ça mais là va falloir que je trouve des chiottes, ce que je peux détester chier ailleurs que chez moi c'est vraiment pas possible, on va encore voir mes pieds comme dans les stations services ou dans les lieux de colle-cti-vi-té et ah j'en ai vraiment en horreur de la collectivité j'y arrive pas, pas pour moi, mais là si je sers bien les fesses ça devrait passer je sais me retenir plus que les autres, j'ai déjà tenu une semaine, sauf la fois chez les scouts, quelle horreur, oui une horreur mais là est-ce qu'il faudrait pas en trouver des chiottes quand même, parce j'ai vraiment mal et puis ça s'annonce pas prêt de partir et même plutôt d'arriver très très vite, et moi qu'était tranquille à admirer la beauté de la nature je vais être obligée d'écourter parce que j'ai envie de chier, quel enfer... Allez ma fille, lève toi, à trois, allez à trois tu te lèves mais fais vite quand même ; Et 1, et 2 et 3.

Léonie Saulmes

J'ai toujours aimé les ports, quels qu'ils soient. Mais il y a dans les ports industriels, les terminaux à containers comme un monde étrange, aventureux et interlope.

Ce sentiment que par-delà l'effacement des frontières, les ordres moraux n'ont plus la même force. Comme une déliquescence du bien au profit de l'aventure.

Une vision puérile des cargos fumants, de leurs capitaines inquiétants et de leurs marins couturés et tatoués...

Une sorte de bande-dessinée ou un roman pour garçonnet dans lequel se perd en folles aventures ce qu'il reste de mon âme d'enfant.

La grue porte péniblement une caisse de bois dont le marquage en idéogrammes nous informe de son origine. Soudainement, un cri, la chaîne casse et la précieuse marchandise se brise au sol manquant d'écraser un ivrogne fulminant.

Des mitraillettes, des bazookas sont maintenant en vrac sur le quai.

Assis sur l'aile d'un GMC CCKW 353 de la seconde guerre mondiale reconverti en grue mobile, j'observe la scène.

Un asiatique au costume noir et à la cravate rouge se précipite en hurlant. Il semble fou de rage.

Le capitaine, un serbo-croate hâve et mal rasé, descend vélocement la passerelle du « Bella Gracia » et se précipite vers le furieux.

Je l'entends crier « Monsieur Ming, Monsieur ming, nous allons arranger cela ! ». Il semble mort de peur.

Mon esprit vif comme l'éclair comprend immédiatement la situation mais avant que j'ai le temps de m'éloigner de cette poudrière, la sirène hurlante de la police du port affole tout le monde.

Bientôt des coups de feu, des rafales d'armes automatiques, des cris, des insultes...

La situation devient critique, je me précipite au volant du GMC, arrache les fils sous le tableau de bord et démarre ainsi le rugissant vieillard mécanique.

Alors que je roule à tombeau ouvert vers la sortie, je croise la longue Cadillac noire de Jimmy Navillo, dit Little Killer, parrain de « la Famille ».

Après... tout est confus dans ma tête... Comme une somnolence onirique...

Une corne de brume me tire soudainement de ma torpeur.

Je suis sagement assis dans mon automobile attendant l'embarquement pour Belle-Île.

J'ai toujours aimé les ports, quels qu'ils soient.

JLuc

Je m' appelle Simon.

J' habite à Lyon.

Disons plutôt que ma maison se situe sur le territoire de la commune de Lyon. Que je regarde à droite ou à gauche, il n' y a pas d' habitations. Derrière chez moi, c' est encore un terrain vague : il attend impatiemment un projet d' implantation d' une base logistique, mais je ne partage pas son impatience. Et devant, coule le Rhône.

Je ne sais pas si je devrais dire que j' habite une maison, beaucoup parleraient plutôt de masure ou de cabane, au mieux de chalet ! Il n' empêche que c' est mon lieu de résidence. C' est même mon lieu de naissance. Mes grands parents étaient maraîchers en bordure du Rhône. Mes parents ont pris leur succession avant que la plus grande partie de leurs terres, en aval, les plus fertiles, ne soient requises après procès et tractations obscures, pour construire le port fluvial de la Ville de Lyon. Sur la droite, en amont, il me reste 1 000 m² où je tiens mon potager sur une partie, l' autre étant allouée aux fleurs, qui constituent de début février à fin octobre, mon seul plaisir que ma maigre retraite et mon état de santé précaire, m' autorisent. Mais ce n' est pas seulement un plaisir, c' est une passion !

C' est dans cette maison que ma mère a accouché, juste après la deuxième guerre mondiale, à la lumière d' une bougie, en faisant bouillir l' eau que Marie - Jeanne était allée chercher à la borne. A ce moment là, mon père était à l' hôpital : il avait reçu une mauvaise ruade en voulant changer le fer d' un cheval récalcitrant.

Marie - Jeanne tenait le seul commerce du quartier : bistrot - tabac - journeaux d' un côté, épicerie - quincaillerie de l' autre. On pourrait dire aujourd' hui, qu' elle exploitait la galerie marchande d' un centre commercial...de 120 m² ! C' est Mourad qui lui a succédé et je l' aime bien. Il est le digne successeur de Marie - Jeanne !

Depuis deux mois la France est confinée, le Rhône est confiné, la Ville de Lyon est confinée et je suis confiné ! Sauf que pour moi cela ne change pas grand chose, puisqu' avant le 16 mars, je ne m' accordais guère qu' une heure de sortie pour aller boire mon café chez Mourad. (Je prends bien soin de garder les forces qui me restent pour entretenir mon potager, et surtout mes fleurs.)

Et pourtant depuis le 16 mars, je vis la plus belle aventure qu' il m' ait été donné de vivre depuis très longtemps : et j' ai plaisir à vous en expliquer les raisons. Je vous ai déjà dit que j' habite à côté du port fluvial. Le commerce mondial et un concours de circonstances ont fait qu' un bateau pousseur de deux énormes péniches, s' est trouvé coincé avec à son bord une quantité démesurée de containers et un équipage rapidement réduit à deux personnes, puisque le capitaine, son second et le mécanicien sont repartis aux Pays Bas, laissant sur place un homme de confiance et une jeune femme originaire des Philippines. L' homme n' avait de confiance que l' appellation : mais que voulez vous qu' il fasse dans un port fermé, surveillé 24 h x 24 h, par des vigiles accompagnés de chiens dont la seule vue suffit à vous dissuader de

quoi que ce soit ? Il essayait de survivre sans s' occuper d' elle et surtout sans la toucher et je lui suis reconnaissant de n' avoir jamais eu à son égard de gestes déplacés. Il y a encore sur cette terre des gens qui ont des principes....

Après deux ou trois jours d' observation, je suis parvenu à établir un contact avec cette jeune femme, nos quelques mots communs d' anglais et force gestes, nous permettant de communiquer. Comme je voyais bien qu' elle ne mangeait que des boîtes de conserve, je lui ai apporté des légumes frais, puis des fleurs et surtout je lui ai apporté -- comment puis je vous le dire ? -- de la considération, même si ce terme peut vous paraître désuet. Oh, en tout bien tout honneur, car, moi aussi, j' ai des principes ! Et puis, elle pourrait être ma petite fille !

Au bout d' une semaine, elle est venue chez moi et j' ai commencé à lui apprendre à lire et à compter. C' est d' ailleurs l' inverse : j' ai commencé par lui apprendre à compter en anglais, puis en français. Ensuite, disons que nous avons perfectionné tous les deux en même temps, notre anglais. Le plus dur a été de trouver un bouquin, mais sur ce coup, comme sur beaucoup d' autres, Mourad a été précieux et il m' a donné celui que son neveu avait utilisé en 6 ème.

Le soir, elle repartait à bord avec le livre.

Au bout de trois semaines, c' est elle qui tenait le rôle du professeur et moi celui de l' élève, et aujourd' hui, lundi 11 mai, elle parle mieux l' anglais que moi.

Le capitaine est arrivé hier, avec le second et le mécanicien. Je les regarde en train de décharger les péniches. Que ça va vite avec leurs énormes grues ! Ils partent cette nuit pour Amsterdam.

Elle vient de me dire adieu.

Je lui ai offert un bouquet de mes plus belles fleurs, et le livre d' anglais. J' ai vu dans ses yeux tout l' amour du monde et de l' univers réunis.

Mourad est passé pour me dire au -revoir. Son pauvre boui - boui n' a pas résisté au confinement.

Je suis en train de rédiger mon testament. Je lègue la maison et le terrain à la Fondation de l' Abbé Pierre.

Cette nuit du 11 mai, c' est décidé, je me déconfinerai, mais à ma façon, il n' y aura pas de deuxième vague....une fille comme elle, ça ne se rencontre pas deux fois....et puis je suis trop fatigué....

Philippe.

Je m'assois à ma place habituelle, sur le porche de l'auberge « *La sirène écarlate* » face au port. Comme tous les soirs le tavernier apporte une chope et un broc rempli de bière. Comme tous les soirs il me salue d'un « 'lut moussaillon ». Comme tous les soirs on regarde l'horizon un moment.

J'aime venir observer le ballet des frégates sur le port, celles qui rentrent remplies de trésors, celles qui partent le ventre encore vide mais plein d'espoir et de rêves prêts à être brisés ou réalisés.

Mais ce soir est différent. Le galion qui s'apprête à voguer dans cette dangereuse mais magnifique mer des Antilles n'est pas comme les autres. Celui-là est spécial et je ne suis pas le seul à le savoir et à l'admirer. Toutes les tables sont occupées autour de moi et il y a même des gens debout adossés à la rambarde.

Je bois quelques gorgées de bière, le breuvage me rafraîchit le corps. C'est la fin de journée mais la chaleur et l'humidité sont toujours palpables sur l'île de la Tortue. Elles vous suivent et s'accrochent à vous comme des morpions dans un bordel, peu importe l'heure, peu importe l'endroit. Impossible de s'en défaire.

La dernière caisse acheminée sur le pont, les amarres sont lâchées et le bateau s'éloigne doucement, les hommes à bord saluant leurs spectateurs. On entend des cris s'élever du quai, la foule autour de moi a grossi, quelques voix se font entendre mais je n'entends pas ce qu'ils disent. Mon esprit n'est pas sur cette chaise branlante et sale, entouré d'ivrognes mais sur le pont de ce vaisseau. C'est moi là à gauche qui fais signe, sourire aux lèvres, le cœur léger. C'est moi qui pars à l'aventure, sabre à la taille et chapeau à plumes sur la tête. C'est moi l'inconnu.

Mon voisin me ramène à la triste réalité en éructant diaboliquement « Que dieu les protège ! », il lève sa chope en l'honneur des matelots et finit le reste d'une traite. Bande d'ivrognes. Je fais de même avec la mienne et me resserre. Dieu ne pourra les aider, il n'existe pas de dieu en pleine mer si ce n'est Mère Nature. Et contre elle personne ne peut rien, c'est elle qui tient les reines et qui décide qui vit et qui meurt. Elle est belle, terrible et cruelle à la fois. On connaît les dangers mais on y retourne. Le plaisir est plus fort, la récompense meilleure. C'est plus jouissif que la plus folle partie de jambe en l'air.

La silhouette du navire se rétrécit progressivement. Le soleil couchant l'enveloppe, l'enflamme et l'avale tout entier. Une douleur dans la jambe droite me ramène au bruit ambiant. L'ambiance a changé, maintenant que le spectacle est fini au port il commence ici. J'entends de la musique à l'intérieur. Un groupe est venu jouer ce soir, un violon, un tambourin et une chanteuse sulfureuse. Cheveux noir de jais, lèvres ruby et robe écarlate. Beaucoup dans l'assistance la scrutent avec envie, leurs yeux vitreux la déshabillant, la langue qui pend et la queue dure. Une sirène parmi les thons.

Je caresse ma jambe, du moins ce qu'il en reste. J'enlève le bout de bois qui me sert de membre inférieur, la blessure est récente et la douleur incessante. Mère Nature m'a épargné la vie et me l'a rendue un peu plus amer. Je dois le mériter. « A boire !! », les gars d'à côté tapent en rythme sur la table. Bande d'ivrognes. Je finis mon broc « Tavernier ! La petite sœur ». Après tout ce soir est spécial. La chanteuse enchaîne les chansons de marin et les hommes se mettent à danser, bras dessus bras dessous. La bière et le rhum se déversant sur le sol déjà humide et collant de la taverne. Certains caressent, plus ou moins tendrement, les seins des prostituées qui se dandinent sur leurs genoux.

Le soleil s'est couché et la mer est calme. Je respire profondément et me surprends à chanter avec le reste « *Farewell and adieu to you, Spanish ladies, farewell and adieu to you, Spanish ladies, for we received orders to sail for old England..* ».

Sarah

Après avoir passé à bricoler des jours et des semaines dans notre maison en pleine campagne normande , me voilà à rêver à nos belles ballades et à notre récompense : une journée à Trouville.

Nous filons vers la plage pour nous baigner, nous allonger pour profiter d'un temps à ne rien faire et écouter le ressac de la marée qui nous apaise, nous promener le long de cette belle plage de sable fin. Se reposer ! Prendre son temps ! Revenir avec de belles couleurs.

Le midi, devant le port, nous voilà assis devant une belle assiette de fruits de mer ou de raie au beurre blanc et câpres avec ses petites pommes de terre. Quel délice ! Quel enchantement pour nos papilles ! Les bateaux de pêche arrivent avec leur cargaison de coquilles Saint Jacques et de maquereaux, escortés par une nuée de mouettes et de goélands : ils virevoltent autour des bateaux à nous en donner le tournis. Quel spectacle ! Quelle cacophonie ! Quelle effervescence ! Les Saint Jacques n'ont pas fini leur voyage. Elles vont traverser toute la France de Rungis à Limoges, la Bretagne et Bordeaux . Les petits maquereaux avec leurs zébrures bleu gris, scintillants, vont rejoindre nos voisins italiens.

Me voilà au bord d'une gondole sur les canaux de Venise, le gondolier chante des sérénades. Nous vogueons sur le grand canal, admirons de superbes bâtiments pittoresques, la basilique de Santa Maria et passons le pont des soupirs. Le soir, nous allons écouter au théâtre la Fenice, le concert de Rigoletto de Vivaldi et ensuite allons siroter un spritz dans le très animé Campo Santa Margherita, et déguster les plats de fruits de mer de la Trattoria da Fiore, avec cachés dans la serviette pliée, les célèbres grissini. La veille, sur la place, nous avons regardé le jeux des enfants avec les oiseaux qui viennent manger dans leurs mains. Nous avons visité la basilique Saint Marc , grandiose avec toutes ses coupes et son cheval d'or et à l'intérieur ses superbes colonnes de marbre, de jaspe et d'albâtre et ses mosaïques et tout cet or qui nous entoure nous pique les yeux. Au bord du canal, le palais des Doges un chef d'oeuvre d'architecture, nous impressionne par ses imposantes et belles statues, ses tableaux démesurés, et la bibliothèque ornée d'immenses armoires à livres et ces plafonds peints et dorés.

Le temps semble comme suspendu. Venise ensorcelante, envoûtante avec son atmosphère unique, son étrangeté s'insinue en vous. Et vous savez déjà que ce n'est que le premier voyage d'une longue série .

Tout d'un coup, le port s'anime, le marché nocturne du jeudi soir s'est installé . Une belle ballade, enfin parfois le parcours du combattant, pour découvrir et déguster les spécialités locales, saucisson, andouille, calvados , cidre.... des étals de toute sorte, s'y mêlant bijoux, breloques, vêtements, une vraie caverne d'Ali baba. Toutes ces babioles bariolées venant de tant de pays lointains m'interpellent . Me voilà prête à partir au loin et vivre d'autres voyages .

Françoise

50 jours sans voir la mer, « mer intérieure », mer basse, mer étale, merveilleuse.

J'avais oublié les étoiles sur l'eau, les matins de brume, les voiliers au loin et les barques bleues.

Me voilà arrivée en Bretagne, cet autre pays, et pour cette première balade je ne choisis pas le port de plaisance des nantis, ou le port de pêche des vieux marins, mais la rade solitaire.

C'est mon lieu de rêveries, d'oubli, et les pensées s'envolent entre ciel et terre, entre passé et ce jour de demain : un trop plein d'émotions après ces heures solitaires.

Comment ne pas s'interroger sur ce temps arrêté, ce temps d'attente et d'espoir.

La vie au ralenti a repris sens, une journée comme une année, à construire sans produire, à inventer, à séduire.

Etre avec son être, n'est-ce pas l'aboutissement, l'ultime défi de notre existence, combler les failles et renaître.

Marie-Christine

Je retire mon écharpe, mon bonnet, mes gants. Soudainement, le soleil sort et avec lui les brumes se dissipent, les nuages hésitent, comme si eux aussi avaient du mal à se lever ce matin, à se décider : partir ou rester ? Un se dégage du lot, il poursuit son chemin solitaire, une trainée blanche dans un ciel bleu.

Je m'assois, je porte le poids supplémentaire de huit semaines d'enfermement, d'ennui, de grignotage et de frustration, d'angoisses, de colères, de sentiments d'impuissance, d'inutilité sociale, bonne à être enfermée, un autre mot pour « rejeter », ou « protéger » ? Je me sens vide, épurée, mon cerveau réduit à la taille d'un pois-chiche, et sans le couscous royal qui va avec. J'éponge les restes, le peu de pensées qui naviguent encore, lentement, doucement dans les couloirs de ma conscience. Que s'est-il passé ? Qu'est devenu le monde ? Où sont passé les gens ? Avec qui puis-je parler ?

Le port est vide. Une queue de porte-conteneurs, des monstres de mer, s'alignent aux quais. Vidés, ils ne sont pas répartis. Je lis les noms sur les conteneurs, des idéogrammes en chinois. À quai depuis huit semaines. La rouille progresse, elle couvre les parois de ces bâtiments haut de plusieurs mètres, elle n'est pas confinée, elle, elle ne connaît pas les restrictions. J'imagine son plaisir à s'étendre, à couvrir chaque centimètre carré, millimètre par millimètre.

Je retourne à mon poste, ce belvédère de béton et de fortune. Qui aura imaginé qu'un jour ce port sera si terriblement vidé de son activité palpitante, bruyante, frénétique même où des porteurs d'hier étaient remplacés par des grues ? Où le son des chaînes et les claquements de plaques en métal remplaçaient les cris d'hommes, doublés sous le poids des sacs, doublés par la douleur. Qui ne se repliaient jamais.

Tout est calme, les mouettes tournent autour de moi, un morceau de chair, disent-ils, affamés et trop paresseux pour s'éloigner en mer et pêcher. Pas d'activité portuaire, pas de repas ; je ne les plains pas. Ça va reprendre.

Je me ressaisis. Que vais-je faire maintenant ? Je suis seule au monde. J'ai enterré le dernier membre de ma famille hier, du Covid-19. Je devais être morte aussi. J'ai 80 ans, je suis une rescapée ! Mais seule. Vais-je laisser filer le reste de ma vie dans ce port ? Dans l'anonymat des bateaux-fantômes, sans équipages et sans fret ? Où trouver refuge maintenant ? Quel coin du monde a été épargné de ce fléau ? Et comment faire pour s'y rendre ?

Le silence est lourd, prégnant de menaces, il m'étouffe, il est encore plus effrayant que cette terrible maladie qui saisit les poumons, qui nous empêche de respirer. Que le son répétitif des vaguelettes de mer qui frappent les porte-conteneurs, les soupirs d'une mer épuisée, plus vieille que moi encore, vieille de millénaires, usée et abusée par l'homme, devenue une mer-poubelle, un déchet de plus. Je m'en approche, j'ai trouvé mon refuge.

Wendy

HOMMAGE A OTIS REDDING

*I'm just come sitting on the dock of the bay
Watchin' the tide roll away*

I'm sittin' on the dock of bay wastin' my time

C'est cette chanson que j'ai dans la tête quand je suis assis sur le banc du vieux port. Mes pensées vagabondent, un va et vient comme les vagues qui se brisent au mur du quai. J'aime perdre mon temps, et je ne suis jamais allé à la recherche de mon temps, comme M. Proust. Il s'écoule le temps, impossible de revenir en arrière.

Watchin' the ships roll in

Then I watch 'em roll away again

On ne va pas aller à Amsterdam en bateau à voile comme autrefois. On ne peut pas gagner du temps non plus. Même en prenant l'aéroglysseur pour traverser la Manche. Et les gens font quoi avec la demi-heure «gagnée»? Pourquoi ils ne prennent pas le temps et regardent les couleurs de la mer qui changent tout le temps avec la houle, pourquoi ils n'écoutent pas le bruit des mouettes, pourquoi ils ne respirent pas l'air marin?

Cause I've got nothin' to live for

Looks like nothin's gonna come my way, so

La famille? Elle est où? Loin. Le boulot? Je l'ai quitté il y a dix ans déjà, mes collègues, je ne les voient plus. Au début ils m'invitaient boire un coup au bar du Pêcheur Pêcheur ici au port. Mais la boîte a fermé. Ils sont partis pour la grande ville et m'ont dit d'y aller aussi. Il y aurait des cinés, des théâtres, de beaux magasins.

Looks like nothin's gonna change

Everything seems to stay the same

I can't do what ten people tell me to do

Ainsi je pourrais changer de vie et trouver peut-être une femme sur l'internet sur les sites spécialisés. Je suis resté. On ne change pas de vie, je leur ai dit. Il n'y a que la mer qui change. Tous les jours. Les nuages, tout le ciel descend peindre son aquarelle sur la surface de l'eau dans toutes les nuances de vert de gris de blanc de bleu. Et le vent qui fait chanter les flots, pianissimo ou forte.

I'm sittin' here restin' my bones

And this loneliness won't leave me alone

Je viendrai ici tous les jours et la solitude me réjouit et me fait vivre, me fait sentir vivant. Les gens m'ont dit : reste à la

maison, remplis ton attestation, dehors le virus te tuera. Non,
dedans, le virus m'aurait tué.

This two thousand miles I roamed

Just to make this dock my own

Ici sur mon banc au quai je me sens protégé.

Dietmar

Rêveries

J'ouvre la porte de chez moi et me trouve dehors . Enfin sorti de ce putain de confinement ! Bon , première chose , je vais aller faire un tour au port . Je me régale de redécouvrir ce parcours que j'ai fait tant de fois avant le confinement , les maisons colorées , les devantures des boutiques , les bars ...ah , eux , ils ne sont pas encore dans le déconfinement ! Dommage , j' aurai tant voulu aller boire une bière ! Bon , continuons ...tiens ça y est le bal masqué commence ...tous ces gens avec ce bout de tissu devant la bouche ! Ca ne ressemble à rien ! Jamais on ne me fera porter ce genre de chose ! Ne plus respirer comme on veut , comme l'air marin ... que je sens approcher vers mes narines . Voilà , j'y suis au port . Les bateaux sont tous là et ...comme les goélands sont nombreux ! On dirait qu'ils se sont multipliés , ils en profitent à coeur joie . Au moins , le confinement aura servi à quelque chose ! ...Tiens , voici un banc , je vais m'asseoir . Ah , qu'est ce que c'est bon ! La mer est fluide et le ciel ...magnifique ! L'horizon....je m'évade ...

Et si je pouvais marcher sur l'eau , ce serait fantastique , non ? Marcher sur l'eau pour aller rejoindre mon île imaginaire où je serai tellement heureux ..loin de tout ce vacarme qui est en train de revenir ...Une île où le silence serait roi et où je pourrai marcher , courir nu et me faire servir par une armée d'amazones douces et voluptueuses . Elles me couvriraient de caresses inavouables et sublimeraient mon corps , seul le plaisir serait au rendez vous . Et puis aussi d'autres rencontres moins égoïstes comme celle d'un sage qui m'enseignerait comment retrouver le plaisir d'être avec les autres , celle de naufragés qui me guideraient vers le chemin du partage , celle de beaux oiseaux blancs qui m'inviteraient au respect de la nature , celle d'enfants qui me donneraient la main pour les aider à réparer l'insouciance de mes jeunes années , et tant d' autres qui me pousseraient à quitter cette île avec l'aide de mon ami Hyppolitte qui habite toujours ma mémoire et qui a hérité d'un beau trois mâts avec lequel il vogue sur une mer lointaine avec son amie Marguerite à son bord . Je sais qu'il viendrait me chercher pour me faire profiter des plus belles mers de notre planète avant de retourner au port

" Bonjour Jean " ...Surpris , je sors de mes rêveries et me retourne . C'est mon voisin du RDC qui a eu la même idée que moi et qui ne rêve que d'une chose : aller pêcher en pleine mer !...

Jean

AU BORD DU PORT

Les bateaux oscillent doucement , presque en chœur , comme les danseurs de Degas appelant les danseuses ...

La musique chante dans ma tête si douce , si légère ...Degas crayonne devant mes yeux...

.Images de plaisir, de paix qui excitent mon imagination et m'incitent à rêver à la longue traversée de Los Angeles en bus pour arriver au musée DEGAS : fermeture dans 30 minutes !

Pour le retour , je cherche la sortie : « où est votre voiture ?? » . A ma réponse, on me tourne le dos en haussant les épaules...

Pendant le long retour, le chauffeur me conseille de rester derrière lui et de ne pas bouger avant qu'il ne donne son accord ...

Ville bizarre ce L.A

Le soleil descend, le ciel s'assombrit; la ligne d'horizon attire mon regard .Sur mon bateau à voile je m'engage sur la mer bien calme et soudain plonge vers le sable blanc .Je frôle les anémones de mer qui s'ouvrent, se referment...Pour sûr elles me

reconnaissent , elles savent que je viens leur dire bonsoir comme le le faisais tous les soirs.

... . Les poissons rouges font une valse folle autour des coraux: certains préfèrent « le duc », pierre brune et beige qui s'élève comme un pic du Colorado , l'autre « bonhomme » , superbe corail blanc qui se dresse à l'arrière comme la noble statue d'un grand homme .

Les « clowns »se déchaînent tout autour de lui et vers le sable blanc qui tournoie ...

Ce gros cube de vie qui était leur royaume et qui illuminait la pièce a été supprimé comme beaucoup de souvenirs , et je les retrouve ici, avec émotion, accueillants, heureux de partager nos heureux souvenirs

La grosse lune orangée éclate et me rappelle à l'ordre .J'ai dans la main la poignée de sable blanc que j'ai ramassée tout au fond de l'eau alors que mon bateau se balançait au milieu des aigues phosphorescentes...

Je n'ai plus qu'à rejoindre mon gîte et savourer mes rêves....

Giroflée

Assise sur un banc au soleil je rêve
A demain ou après demain rien n'est certain,
Masque, gestes barrière, distances, maintien

Peur du contact, l'autre trop près énerve.

Les bateaux dans le port se moquent de la loi,
Ils vont, viennent, à voile ou à moteur,
profitent du soleil, du vent sans rancœur,
ils invitent au voyage, à la liberté, à l'émoi.

Les mouettes se posent, observent et s'envolent,
les goélands font les fières avec leur bec jaune,
et moi assise sur le banc avec mon ciré jaune
j'attends la permission de prendre mon envol.

Au diable autorisation, confinement et autres sanctions
Adieu risque, peur, et future pandémie,
Le temps est venu de quitter le groupe des fourmis,
Et trouver d'autres mains pour contrer la mondialisation.

Olympe

Profitant d'une journée de repos , après ce long périple qui m'amenait dans cette ville au bord de l'océan , mes pas , qui m'avaient d'abord perdu au cœur de la vieille citadelle me conduisirent sur le front de mer .

Je commençai par traverser un marché couvert , où les étals de poissons abondaient , tenus par des femmes dans leurs boubous colorés . Les cris des marchandes hurlant à qui mieux mieux , pour vanter la fraîcheur de leur dorades , de leurs mérours et autres bars ou rougets vous assourdissaient ! Mais aucun doute sur la qualité de la pêche , on aurait dit que tous sortaient juste des filets , encore tout étonnés de se retrouver là et se débattant pour leur survie ...

Très vite , je filai à travers les passages étroits , et me retrouvai bientôt sur une plage , où les rouleaux venaient s'écraser inlassablement . Depuis combien de millions d'années cet océan venait il se casser sur cette étendue de sable , certainement bien avant qu'un homme n'y vienne fouler le sable , et même qu'un poisson ne s'y enfuie , comme une flèche argentée , sous la surface translucide ? Et pourtant , les hommes avaient fini par y créer leur territoire, et particulièrement ces marins que je voyais , les uns déjà rentrés d'une matinée de pêche fructueuse , et que les enfants pieds nus aidaient à décharger les bacs de poissons frais , les autres en train de réparer leur filets , d'autres encore sur l'eau , dans leurs magnifiques pirogues de pêcheurs décorées de motifs colorés , et qui s'escrimaient à traverser la barre à quelques dizaines de mètres du bord , au prix de manœuvres ancestrales , mais toujours périlleuses . Combien d'histoires m'ont été racontées de ces pirogues cul par-dessus tête quand l'océan a décidé de se rebeller ? Et bien sûr , quand vous apprenez que la plupart de ses marins pêcheurs ne savent pas nager ...!

Une nouvelle scène attire mon attention un peu plus loin , sur cette plage . Une rangée d'hommes , adultes et plus jeunes , une sorte de chant tournant comme une prière mille fois répétée , et on tire , et on tire sur un immense filet ! Quelques jeunes sont dans l'eau , aidant à rassembler ce filet en ordre pour qu'il ne s'accroche pas aux différents obstacles dans l'eau . On tire , on chante , on tire , on chante , comme un mantra qui donnerait la force à tous ces corps presque nus , au muscles brillants , d'eau et de sel , tendus vers un seul but : tirer , tirer , tirer ...

Je pense que ce devait être ainsi dans les galères , les mêmes hommes , les mêmes chants , les mêmes muscles , mais en m'approchant , je vois que tous sourient , et sont heureux de tirer ensemble ce filet , de chanter ensemble cette litanie , et je me dis que non , pas comme les galères ... !

Roland

J'avais ressenti, cette fois-ci, le besoin de rester là un tout petit peu plus longtemps que d'habitude. Juste pour voir ce que ça faisait, observer ce lieu de passage par excellence. Ici, sur ce petit bras de terre qui s'avance entre Océan et fleuve, sur la commune du Verdon-sur-mer, se trouve l'embarcadère du Bac Royan-Pointe de Grave. Celui-ci traverse l'estuaire de la Gironde. En pleine saison, c'est un ballet de trois ou quatre Bacs qui effectuent une boucle incessante d'aller-retour. Royan-Verdon. Verdon-Royan. Toute la journée.

Je me poste au bar « l'escale », d'où je peux parfaitement observer l'arrivée, toutes les 20 minutes, d'un nouveau bac. Lorsqu'un bac arrive, c'est la même chanson à chaque fois. Un flot d'une centaine de voitures, camions, campings cars, caravanes, qui se déversent, passent devant « l'escale » et poursuivent leur route vers les stations balnéaires plus au sud du département. Cela dure dix minutes, dix minutes d'une queue de voiture bien trop grande pour l'endroit. Et puis plus rien. Le patron du bar ne regarde même plus. Il sait bien que les gens ne vont pas faire escale juste après avoir quitté le bateau. Nous sommes bien plus que dans un endroit de passage, ici, nous sommes SUR le passage, nous sommes LE passage et il ne viendrait à l'idée de personne de s'arrêter ici, alors que dans quelques heures, ils auront regagné leur villégiature, leur camping, leur hôtel.

De l'autre côté de l'estuaire, à Royan, ce n'est pas la même chose. C'est quand même une vraie petite ville, qui a certes perdu de sa superbe, peut-être un peu enlaidie après les bombardements de la deuxième guerre, mais dont l'arrière pays regorge encore de maisons bourgeoises et coloniales du début du siècle dernier, lorsque la bourgeoisie découvrait les biens faits des bains de mer. Disons que Royan est passé de villégiature bourgeoise à station balnéaire moyenne, mais l'activité y est toujours très forte.

Rien de tout ça ici, au Verdon. Ni de passé glorieux, ni de présent tout court. Les gens passent et puis c'est tout. Les gens y passent depuis toujours. De ce côté-ci de l'estuaire, les bourgeois Bordelais, dès le début du siècle, ont eux investi les villes plus au sud, Arcachon, Lacanau ou même Soulac-sur-Mer, petite station à une vingtaine de kilomètres seulement au sud du Verdon. Il faut préciser que pendant longtemps, la zone « entre deux eaux » où se trouve aujourd'hui le Verdon était une zone inhospitalière, où fourmillaient nombreux marécages infestés de moustiques. Comme tout lieu inhabitable, la zone devait accueillir au fil du temps tous les reclus. D'abord les pirates qui faisaient échouer les bateaux, en direction de Bordeaux, pour la contrebande de sel. Puis les protestants qui venaient s'y cacher. Pourtant Napoléon fît de grands travaux de plantation de pins, pour assécher les marais, et de construction de digues, brise-lames et jetée pour stabiliser ce bras de terre. Mais rien n'y fait, comme si l'adn du Verdon était de rester une zone de passage, véritable antichambre de Bordeaux et des stations chics de la côte.

Et puis il y eut l'époque des grands paquebots des années 30. Ces derniers, ne pouvant aller jusqu'à bordeaux, s'amarrèrent au môle d'escale construit au Verdon. Pendant que les passagers de première classe rejoignaient Bordeaux, toute une autre vie se déroulait au Verdon, autour des paquebots en attentes et la commune ne fut jamais aussi peuplée qu'à cette époque. Puis l'activité portuaire a peu à peu décliné jusqu'à zéro.

Il y a quelques années, un grand débat a agité les habitants du Verdon. Conscients, tous, que leur commune était passée à côté de tout. A côté de devenir une grande station balnéaire, malgré l'arrivée du bac dans son port et de ses très belles plages versant atlantique, et à côté de devenir le grand avant-port industriel de Bordeaux, positionnement idéal du Verdon sur l'estuaire le plus grand d'Europe. En 2007, il y eu le projet de construire un port méthanier sur la commune. Il y avait alors les pro-méthaniers : relance industrielle et économique, emplois dans la région et surtout l'idée que le tourisme ne marcherait jamais dans leur commune. Et puis les anti-méthaniers : écologie, préservation de l'estuaire, et puis miser sur le tourisme, après tout, les stations balnéaires des alentours finiraient bien par être pleine un jour.

Le barman de « l'escale », où je suis en train de finir ma pinte, se souvient s'être embrouillé avec beaucoup de ses amis à l'époque de ce grand débat. Il se souvient que les discussions étaient vives, les mots violents, les insultes méchantes. Deux camps irréconciliables débattant des conséquences d'une décision politique, pourtant impossibles à entrevoir à plus de trente ans.

La commune a choisi de miser sur le tourisme et a abandonné le port méthanier. Un nouveau port de plaisance a poussé de terre (ou de mer). L'anneau pour un bateau ne vaut pas grand chose et il n'y a toujours pas beaucoup de bateaux amarrés. Le bar « l'escale » est toujours vide et le bac déverse ses voitures. Le Verdon mise sur le touriste un peu tard, pile au moment où ce dernier devient persona non grata, pile au moment où le touriste devient le mal lui aussi, enfin le touriste pauvre bien sûr. Toujours un coup de retard. Le barman me glisse qu'il ne faut pas essayer de faire rester les gens de toute façon, que c'est complètement stupide, on n'est pas Cannes ou Biarritz ! On est entouré d'un Océan et d'un estuaire, ça circule, c'est normal, depuis toujours ! C'est les courants ! Puis il me dit de regarder l'eau la prochaine fois que je prendrais le bac. On y voit clairement deux couleurs, c'est la frontière entre l'eau de l'Océan et l'eau de l'estuaire. Courants contraires et mini-tourbillons, frontière d'eau, une frontière qui ne dirait pas son nom, une frontière dure-molle si on veut, ou salé-douce ! C'est la pagaille ! On n'est pas Cannes ou Biarritz. On est un lieu de passage, c'est comme ça et c'est très bien ! On est tous de passage de toute façon !

Alors je termine ma pinte et reprends ma route.

Antoine